

Dans le premier livre, l'auteur partant des sensations premières et consécutives conservées par la mémoire, montre qu'à l'occasion de ces sensations l'intelligence a la notion de certaines qualités dans les objets, que ces qualités lui paraissent toujours finies et limitées, elle conçoit nécessairement un être plus parfait qui ne nous laisse rien voir au-dessus de lui, et que cet être illimité dans tous les genres de la perfection, c'est l'Être infini lui-même. En un mot " nous ne pouvons " nous connaître nous-mêmes, connaître les " choses et les personnes distinctes de nous, sans " une certaine notion de l'Infini. L'idéal poétique poursuivi dans la nature et les arts nous donne de l'infini une notion encore plus claire et plus élevée.

Cette théorie admise par saint Anselme, Bossuet et Fénelon a été mise dans tout son jour par saint Thomas qui montre comment l'âme voit Dieu dans un miroir qui reflète l'idée d'Infini, cause et type absolu de toutes les créatures. Cette idée de l'Infini n'est ni relative, mais positive et d'une réalité déterminée, ainsi l'on fait voir Descartes et Fénelon; elle n'est point non plus une abstraction comparative ou l'indéfini; l'infini est connu comme supérieur en extérieur à l'âme par son objet et par son sujet, c'est la négation du fini ou de toute négation, et par conséquent une affirmation absolue qui dépassant l'esprit humain laisse toujours quelque obscurité dans l'âme qui ne peut la ni é ni l'embrasser tout entière.

Nous aurions désiré dans cette partie difficile et toute métaphysique, plus de précision, et quelquefois plus de développements. Cette idée de l'infini est-elle simplement conçue comme possible ou perçue comme réelle, par son objet? Toute la question est là, et nous croyons qu'elle aurait pu être élucidée avec plus de rigueur et de clarté.

Au deuxième livre, consacré à l'idée de Dieu, M. l'abbé Pasty expose d'abord que tous les hommes ont cette idée de l'Être infini, comme distinct d'eux-mêmes et de la nature, et sous des noms différents selon qu'ils l'ont considéré sous des rapports physiques ou moraux. Il trouve cette croyance chez tous les peuples. Les Juifs ont donné à Dieu trois noms divers: Elohim, Jehova et Adonai, selon que Dieu est considéré comme le Créateur tout-puissant ou l'Être infini étant par soi-même et le souverain maître de tout. L'Orient, mais surtout l'Inde, en a la plus haute idée; les Grecs l'ont appelé, d'après l'Inde, tantôt Zeus ou la lumière rayonnante, tantôt Dios ou l'esprit immortel.

L'intelligence trouvant en soi l'idée d'une cause agissant hors de soi, librement et pour une fin, et ayant d'autre part la connaissance de l'Infini et des êtres finis, n'a pas de peine à comprendre que si l'Infini existe par lui-même, les êtres finis, réels et distincts de lui, n'existent que par lui et en dépendent. Delà par cette notion de la causalité et des causes finales, les idées de la création et de la Providence que nous aurions voulu voir aussi plus développées, parce qu'elles nous paraissent la preuve la plus sensible de l'existence de Dieu, elles touchent de plus près à la morale ou à la destinée des êtres et de l'homme en particulier.

M. l'abbé Pasty établit que Dieu a créé non par besoin, mais par bonté et librement, et qu'il a créé des êtres qui comme lui, connaissent, aiment et agissent, dont la fin est le développement le plus large possible de leur activité naturelle, et que les éléments intérieurs de la création fournissent aux êtres supérieurs des secours dont ceux-ci ont besoin pour atteindre leur perfection. En rendant ce perfectionnement possible et libre, il a dû le rendre obligatoire et interdire à ces êtres privilégiés tout ce qui le dégraderait. L'auteur montre ces grandes vérités de la création et de la Providence reconnues par tous les peuples, mais surtout chez les Juifs où elles sont enseignées par Moïse avec précision. Si l'Inde les a plus tard altérées par le panthéisme, la Perse par le manichéisme, et la Grèce par le dualisme et la fatalité, celle-ci n'attribue pas moins la suprême paternité à Jupiter, et la création à l'amour, comme le chante Hésiode dans la Cosmogonie. Socrate et Cicéron font usage également des causes finales pour établir le dogme de la Providence divine, enseigné enfin par Jésus-Christ avec une pénétrante précision.

Le second volume, consacré au *Rôle de Dieu dans la morale*, a plus d'originalité et de profondeur. M. l'abbé Pasty, pour montrer dans le livre que l'idée de Dieu est le mobile de notre activité, fait voir d'abord comment après des actes instinctifs, l'âme conçoit des actes volontaires ou dépendant d'elle, et d'où elle espère son perfectionnement. L'amour suit cette connaissance et produit le désir d'un bien possible. D'autre part l'âme qui connaît et aime l'Infini comme une réalité créatrice, et fin suprême, en attend sa perfection. Telle est la passion de l'Infini, de laquelle découlent l'amour du vrai, l'amour du beau, et le désir du bonheur infini, attestés par les poètes et philosophes.

Mais les êtres finis ont aussi leurs appâts, et plus présents sont plus accessibles, dépendant du corps et de la nature, en sorte que les actes préconçus peuvent être conformes, contraires ou indifférents au bien suprême qui est notre vraie fin subjective et objective. La liberté attestée par le sens intime consiste dans le jugement pratique porté par l'âme, à la suite d'une attention volontaire, au sujet de ces actes dans leur rapport avec l'Infini. Cette théorie de la liberté morale nous paraît neuve et profonde, et l'auteur dans le livre suivant l'expose avec beaucoup de force et de clarté.

Selon lui la moralité des actes bons ou mauvais tient à la vérité ou à la fausseté de ce jugement pratique au sujet de l'Infini considéré comme notre fin objective ou le bien absolu. L'âme ayant l'idée de l'Infini parfait le connaît et l'aime comme sa fin, et elle désire un bonheur sans borne; elle peut le mettre dans cet Être infini, ou dans ses rapports avec les êtres finis, en les confondant avec lui, ou en les lui préférant, ou en

les lui ajoutant; et par là elle rabaisse l'Infini dans son intelligence, son amour et ses actes, et préfère en elle-même un mensonge, libre, imputable et condamnable. D'ailleurs l'Infini étant connu d'elle, comme sa fin par l'union de ses facultés avec lui, l'âme s'oppose à cette fin en s'attachant à des biens finis par une révolte contre l'Infini qui peut avoir les trois caractères plus ou moins graves indiqués plus haut.

Ainsi de deux choses l'une: ou l'âme conformément à la vérité, met sa perfection en Dieu, avec un retour secondaire sur elle-même, et proclame Dieu son bien suprême et parfait en tout et par-dessus tout. Ou bien elle marche à sa dégradation en préférant à l'Infini, soi-même et les êtres finis par un égoïsme orgueilleux, sensuel et cupide, contre sa vraie fin et l'ordre divin. Les divers degrés de moralité dérivent de ce jugement plus ou moins conforme ou contraire à la préférence que l'Infini doit obtenir en nous sur les objets finis. C'est ainsi que l'obligation morale résulte de la vue des rapports de l'Infini avec notre fin subjective qui est le bonheur et notre fin objective qui est l'ordre providentiel, et cette croyance se retrouve chez tous les peuples et aussi bien dans les poètes que dans les philosophes.

Le livre III établit l'idée de Dieu comme fondement de la sanction de la loi morale. Les actes bons ou mauvais sont suivis d'un plaisir ou d'une peine qui naissent de la vue de notre perfection ou de notre imperfection, selon que nous avons préféré ou sacrifié dans nos actes l'Infini aux êtres finis. Ce sentiment varie selon les dispositions mobiles de l'esprit, et n'est pas toujours en proportion avec le nombre ou la gravité des actes moraux ou immoraux, et s'il persiste, il s'affaiblit pour revivre dans certaines circonstances et selon la connaissance et l'amour de Dieu ainsi accrus ou affaiblis en nous.

En outre la raison proclame que le juste doit être heureux et le pécheur misérable: telle est la loi du mérite, qui ressort d'un acte moral ou immoral par un effet naturel et d'un ordre nécessaire. Elle découle de l'idée de la souveraineté de Dieu et de ses desseins par nous, et est l'annonce de l'arrêt que sa justice devra prononcer. Mais cette loi du mérite n'étant pas réalisée ici-bas, il s'ensuit que notre âme est immortelle, et doit recevoir, après la mort du corps, la récompense ou le châtiement de ses actions. Telles sont les traditions de tous les peuples, plus ou moins précises ou altérées, mais à la fin promulguées dans l'Évangile avec une précision et une autorité incomparables. Toute cette partie de l'ouvrage nous a paru traitée avec beaucoup de logique et d'élévation, en même temps qu'avec une parfaite discrétion.

M. l'abbé Pasty a fait suivre son ouvrage d'un épilogue où il justifie la morale religieuse des reproches qu'on lui adresse. Loin d'imposer à Dieu toutes les affections, elle les consacre dans un esprit d'obéissance qui n'abaisse point l'âme puisqu'il est conforme à la suprême raison. Si l'on fait souvent le bien sans penser à Dieu, c'est pourtant selon la fin des êtres qui implique l'ordre de Dieu, lequel est d'ailleurs notre fin dernière. Ni le plaisir, ni l'intérêt, ni le respect de la liberté ou de la dignité humaine ne suffisent, sans Dieu, à établir l'obligation morale. La sanction divine ne rend pas la vertu intéressée. Car l'amour de Dieu obligatoire n'exclut pas le retour sur soi-même naturel, invincible, utile et même nécessaire. D'ailleurs si l'on n'aime pas l'Infini on aimera les êtres finis contre la notion du bien moral. Enfin sans Dieu l'immortalité de l'âme n'est plus certaine et la loi du mérite est compromise.

M. l'abbé Pasty conclut avec raison que l'idée de Dieu est unie à l'idée du bien qui n'est qu'un rayon de l'idée de l'Infini, notre principe et notre fin dernière, et qu'elle est à la fois le fondement et la clé de voûte de l'édifice de la morale.

Cette analyse de l'ouvrage de M. l'abbé Pasty peut en donner une idée générale; mais il faut chercher dans l'ouvrage même les développements qui mettent la théorie de l'auteur dans son jour. Le livre est à la fois solide et élevé, et le style clair, correct, quelquefois brillant et chaleureux est à la hauteur du sujet. Quelques développements nous ont paru un peu longs et un peu subtils, ce qui doit s'excuser dans une matière si abstraite et si délicate.

(Bibliographie catholique.)

L'art d'utiliser ses fautes

D'APRÈS

SAINT FRANÇOIS DE SALES

PAR

Le P. JOSEPH TISSOT

Ouvrage recommandé par S. Em. le cardinal-archevêque de Lyon, Mgr l'archevêque de Chambéry, et NN. SS. les Evêques d'Annecy, Tarantaise, Maurienne, Hébron, Autun et d'Anthédon.

3e ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

1 vol. in-18 de XXX-294 p. .... 35c.

Comme nous sommes tous remplis de défauts et que tous les jours nous en augmentons le nombre, ce petit livre sera longtemps, sinon toujours, d'une grande actualité. Ajoutons le mot *utilité*. En effet,

ce petit livre, extrait des œuvres du plus aimable des saints, est destiné à porter le baume sur bien des plaies. C'est surtout pour les âmes craintives et scrupuleuses qu'il a été composé. Qu'elles le lisent et leur courage, momentanément abattu, en retirera le secret d'une force nouvelle qui les étonnera comme elle en a étonné d'autres. Lecteurs, ajoutez à votre bibliothèque pieuse ce *modeste in-18*; il ne sera pas de trop.

UN

TRAPPISTE DU XIXÈME SIÈCLE

LE P. JEAN-BAPTISTE

RELIGIEUX DE LA TRAPPE DE MELLERAY

(1858-1882)

Par M. l'abbé BOURSIN

Chanoine titulaire de la Cathédrale de Coutances. Licencié ès Lettres.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NEUF GRAVURES

4e Édition

1 vol. in 12 de XL-239 pages..... 50 cts

Assurément, on ne dira pas que voici un roman! Ce serait une antithèse par trop ridicule. Un Trappiste!... Mais l'idée seule qui s'attache à ce mot sévère, tout à l'antipode de la plus petite idée romanesque, nous fait presque frissonner. Aussi, n'est-ce pas aux lecteurs de *Nana* que nous venons présenter ce nouveau volume; mais aux sages et prudents amis du *Propagateur des bons livres*. Quand vous l'aurez lu, passez-le aux personnes qui vous entourent, en leur recommandant de le lire des deux yeux, et de bien se pénétrer de l'idée religieuse qui parle à travers toutes ces pages. Promettez-leur sans crainte de vous tromper que cette grave lecture leur procurera des émotions bien autrement douces et profondes que celles où se vautrent et se salissent les *lecteurs de romans* de profession.

Citons maintenant un petit extrait de la belle introduction qui précède l'ouvrage en question.

\*

Le roman, c'est la légende de cet égoïsme, toujours force et homicide, n'importe sous quelle forme il se développe.

On s'explique très bien que le roman attire et captive. Outre le talent de l'écrivain, la parole littéraire qu'il peut avoir jetée sur son œuvre, outre l'attitude que telle ou telle passion particulière rencontre dans les peintures, les idées, les sentiments qui se déroulent à travers des péripéties plus ou moins dramatiques, il y a toujours ce fond d'égoïsme que chacun retrouve en soi et par lequel nous tenons à la masse des regards et des courtoisies. C'est la nature humaine elle-même qui flatte le romancier, en peignant de couleurs agréables des instincts et des penchants dont le germe, au moins, est en tous; sous la diversité des vices, l'hermine du péché témoigne d'une parenté qui rapproche le lecteur des héros, pour glorifier ou pour excuser, en leur personne, le mal dans quelque un de ses variétés. Au lieu de rougir, il est porté à s'honorer de cette ressemblance avec des personnages qu'on lui présente comme des types merveilleux.

Ainsi l'âme s'aveugle et aspire par tous ses pores une dépravation d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et qui s'infilte jusque dans les dernières racines de la conscience. Mais voici où la vengeance de Dieu commence de se manifester. Ce qu'on cherche dans ces livres péroratoires, c'est la distraction d'abord et aussi l'enthousiasme ou, ce qui en est la parodie, l'exaltation. S'exalter, c'est s'élever à ses propres yeux, se gonfler du vent de son orgueil. Il n'est pas rare que cette folie coupable ne tourne en véritable démence. C'est crime d'idolâtrie de se rendre à soi-même un culte et de chercher en soi-même la perfection qu'on veut adorer. On en veut ainsi faire le dieu et se repaître de son excellence, Nabuchodonosor fut chargé en héros. C'est une histoire qui se renouvelle fréquemment. Mais l'effet ordinaire et inévitable du roman, c'est l'ennui, un ennui morne, inconscient, accablant et presque irrémédiable. Tous les ressorts de l'âme sont usés, toutes les fibres relâchées, toutes les puissances épuisées. Tout fatigue, tout repugne, tout dégoutte, tout devient insipide, même ces lectures maudites, auxquelles on ne trouve pas de saveur, mais dont néanmoins on ne peut plus se passer. Le cœur est glacé, l'esprit depuis longtemps faussé et étiole, l'imagination elle-même s'éteint. C'est une languie et une atonie universelle, dans laquelle la malheureuse victime reste affaissée sous son propre poids. En se nourrissant de lui-même, l'égoïsme a bientôt fait de dévorer sa propre substance, et il trouve son châtiement dans cette étrange inanition devenue si commune, que nous avons tâche de dépeindre.

Notons cependant que le roman chrétien, quand il mérite vraiment ce titre, ce qui est trop rare, produit un résultat tout contraire. Ce qu'il dépeint et ce qu'il célèbre, lui aussi, c'est l'amour divin régnant dans une âme et inspirant ou puri-

fiant ses sentiments. Si le mal paraît, c'est pour être flétri et puni ou expié par le repentir. La morale qui se dégage de ces récits imaginaires est la même qui se rencontre dans la vie des saints.

Mais combien celles-ci sont plus intéressantes et plus admirables! Les fictions peuvent se comparer à la nourriture chétive que l'on donne au convalescent, parce qu'il n'en pourrait supporter une plus substantielle et plus généreuse. L'historien d'une âme vraiment et forte ment chrétienne, d'une âme sainte, dans quelque condition qu'elle se soit trouvée, voilà le drame propre à émouvoir et à élever un cœur qui a le sentiment de la bonté et de la grandeur morales.

On le verra dans ce livre que l'on peut lire comme un témoignage de cette vérité. La curiosité avides d'aventures extraordinaires ou de révélations populaires n'y trouvera rien qui la satisfasse. La vie du Père Jean-Baptiste, si vite moissonnée, n'a marqué par aucun événement, ne s'est trouvée mêlée à aucun épisode intéressant de nos annales contemporaines. Aucune grande passion ne la trouble, aucun des hauts faits qui attirent les regards de la foule ne la ennoblit, aucun état de lutte, de triomphe, de gloire ou de simple célébrité ne la salue. Il a passé comme une ombre discrète, enveloppe de silence, de modestie, d'obscurité. Enfant, élevé, il a ressemblé à beaucoup d'autres; même, pendant quelques années seulement, il a vécu avec un soin jaloux tout ce qui aurait pu le faire remarquer au milieu de ses frères; d'ailleurs, à la Trappe, toute recherche de louange ou d'estime s'est soigneusement jugée et tournée à confusion. Cet humble enfant d'ouvrier s'est tenu à vingt-quatre ans, sans avoir eu le temps de creuser son sillon, sans rien laisser de lui que sa mémoire, douce et pure, mais aussi fiévre et presque imperceptible, comme le souffle léger de la brise au crépuscule.

La vie de la Trappe, les grands souvenirs, les mystères d'heroïsme et de sainteté qui s'abritent et se renouvellent sous ces cloîtres austères; les personnages illustres qui, détrompés du monde, presque toujours avant de l'avoir connu, et affamés de Dieu, vont là chercher la route la plus sûre du ciel, en s'attachant à suivre de plus près le Sauveur Jésus et à porter avec plus d'amour une plus large part de sa croix; de longues digressions sur les problèmes divers que les institutions monastiques soulevaient ou résolvent, particulièrement à notre époque; des aperçus jetés de cet observatoire élevé sur la nature humaine, avec ses contradictions, ses misères, ses défaillances et ses sublimes relèvements; enfin beaucoup d'autres considérations, qui s'effleurent comme d'étoiles mêmes, auraient pu tenir dans cet ouvrage une place considérable et suppléer à la disette des faits par l'abondance des raisonnements et des réflexions. L'auteur n'a pas en ce mauvais goût. Il n'a pas voulu noyer, dans un cadre démesuré, la candide figure qu'il a tracée en lignes si discrètes et si délicates. Il a carté les contours trop vives, estompé les nuances, tout en dessinant nettement les contours et en donnant aux traits tout le relief par lequel ils se gravent dans l'esprit du lecteur.

Avec cela, qui semble si peu, *Un Trappiste du XIXe siècle* est un livre charmant. Il intéresse, il captive, il émeut, il édifie, il embaume l'âme de cette odeur de vie qui est le parfum de Jésus-Christ. Ce n'est point, pour ainsi dire, rien fait, nous offre le spectacle d'une vie pleine; il porte en ses jeunes mains une moisson abondante et magnifique.

Il est saint, il est fort, il est ardent et vaillant, non par dans passagers, mais avec une constance qui s'accroît sans cesse par ses efforts divinement récompensés. Surtout, il est aimable, parce qu'il aime de tout son cœur, si bon, si franc, si épanoui, si dévoué, si oublieux de lui-même et si heureux de se prodigier aux autres.

Ce cœur s'est plongé dans l'amour divin, et il y a pris cette beauté pleine d'attraits et de courage qui ne se laisse pas de vaincre, dans la guerre la plus cruelle et la plus obstinée, la guerre contre soi-même. Il possède, il cultive toutes les vertus, parce que Dieu les demande toutes, et qu'il ne veut rien lui refuser. Il est maître de lui-même, il se possède dans la paix, cette paix militante qu'il faut défendre et reconquérir chaque jour, mais qui est la paix pourtant, parce que les assauts de l'ennemi ne l'ont ni pas et en trouble à peine la surface momentanément émue. La vraie et ineffable joie lui sur est azar d'innocence modeste, comme un reflet du bonheur éternel, comme un sourire de la bonté divine.

Qui ne serait attendri de ces tendresses si profondes et si naïves pour sa famille comme pour ses frères de religion? Qui ne serait ému et consolé de le voir si doux, si calme, si triomphant, par la certitude de ses espérances, en face de la mort et de la mort?

L'âme sort de cette lecture, non pas troublée, agitée, en proie à de folles passions, mais reconfortée et délicieusement émue par le contact de cette vertu si sérieuse et si attrayante.

Nous voulons louer M. Boursin de nous avoir tout dit sur son héros, ses défauts comme ses qualités. Il est bon que nous voyions la faiblesse humaine dans ceux qui en triomphent. La leçon s'apprend mieux à nous et nous la saurons mieux d'exercer que si les modèles mis devant nos regards nous apparaissaient dans une perfection sans ombre.

Et maintenant, nous n'avons plus qu'à formuler un double souhait. Que les chrétiens qui savent ce que et qui en ont le temps, nous donnent beaucoup de livres comme celui-ci, beaucoup de vies des saints ou de vies édifiantes. Que les familles gardent, comme autels, leurs préférés ces à ces récits, toujours féconds en fruits de salut. On y trouvera un intérêt tout aussi vif et tout aussi palpitant que dans ces publications malsaines et dangereuses qui, après avoir galvanisé un instant l'attention, laissent l'intelligence incapable de toute application sérieuse, l'imagination déflorée, le cœur balloté entre le rêve qui se souille et l'ennui qui le ronge, en dehors du devoir rejeté et de la paix perdue.